

Compte-rendu de la réunion du 27 avril 2010 (6)

● DÉBAT AUTOUR DU TEXTE « LE TRAVAIL, C'EST LA LIBERTÉ » (1966)

La discussion se déroule autour de trois questionnements :

- La valeur travail a-t-elle été critiquée *avant* Ellul ? Si oui, par qui et en quels termes ?
- Quelle est la spécificité de la critique ellulienne et quelle en est la portée ?
- La valeur travail est-elle critiquée *après* Ellul ? Si oui, comment et pour quels résultats ?

1°) La critique du travail au XIX^e siècle

- **Karl Marx**, qui a exercé une grande influence sur Ellul, s'est livré à une critique en règle du salariat, par lequel, selon lui, l'ouvrier est dépossédé de sa « force de travail » par son patron, lequel en retire du coup une plus-value. Dénonçant la « prolétarianisation », Marx parle d'aliénation par le travail. Ce en quoi sa critique du capitalisme est fondée : les faits lui donnent raison et son analyse est communément reconnue (cf Les Temps modernes de Charles Chaplin).

Ellul fait cependant remarquer que si la bourgeoisie est parvenue à faire croire à l'ouvrier qu'il peut trouver son intérêt dans le capitalisme et que le travail était une valeur, c'est qu'elle y croit elle-même. Par son interprétation fautive (car intéressée) de la Bible, elle assimile le mérite par le travail au salut par les œuvres. En 1964, Ellul fait siennes les analyses de Max Weber sur les liens étroits unissant capitalisme et protestantisme. Et si Marx a été incapable d'établir ce lien, c'est, affirme Ellul, parce qu'il était lui-même « bourgeois dans l'âme », convaincu de la valeur intrinsèque du travail. De fait l'attestent ses Manuscrits, en 1844.

- En 1848, **Paul Lafargue**, neveu de Marx et médecin de formation, écrit Le Droit à la Paresse: Réfutation du "droit au travail" (qui ne paraîtra qu'en 1880). Il estime que l'amour du travail est « une étrange folie » qui non seulement résulte de la misère sociale mais l'accroît. La charge qui pèse sur le prolétaire est « le plus terrible fléau qui ait jamais frappé l'humanité ». En faisant siennes l'interprétation du bourgeois, qui proclame le *droit au travail* comme principe révolutionnaire, l'ouvrier s'avilit lui-même : son droit n'est qu'un *droit à la misère*. Lafargue réclame le *droit au loisir*. Ce faisant, il ne se livre pas à une apologie provocatrice de la paresse, il condamne seulement l'excès de travail : le travail dépensé *plus que la nécessité ne l'oblige*. Quand il emploie la formule « travail sacré » (pour désigner le travail réalisé par la machine, promue au rang de « rédempteur de l'humanité »), il annonce Ellul (lequel le cite parfois).

2°) La critique ellulienne

La critique de la valeur travail par Ellul évolue au fil du temps. On peut distinguer deux étapes. Dès les années 1960, il décrit et dénonce « l'idéologie du travail » (l'extrait ici étudié s'inscrit dans cette période). Plus tard, à la fin des années 1970, quand il rédige Le Système technicien, il indique en quoi cette idéologie incarne parfaitement le phénomène technicien qu'il analyse.

- **L'idéologie du travail** - « Le travail n'a commencé à devenir noble qu'au XVIII^e siècle » (Exégèse..., p.151) : il a été élevé au rang de vertu par une bourgeoisie, qui avait intérêt à le faire passer pour telle, ceci afin de légitimer le système économique qu'elle était en train de mettre en place en Europe et aux États-Unis puis sur l'ensemble de la planète. Mais, précise Ellul, on ne fait que la moitié du travail critique lorsqu'on dénonce le capitalisme comme une idéologie, comme le fait Marx. On se cantonne en effet à une lecture superficielle car elle-même moralisante. La bourgeoisie n'est nullement une perfide manipulatrice, elle est elle-même intimement convaincue que le travail est ce par quoi un individu se réalise. Aujourd'hui encore,

cette croyance est solidement ancrée dans l'ensemble de la société, jusqu'aux syndicats et partis politiques de gauche. La valeur travail étant un fondement du capitalisme jamais contesté le capitalisme n'est jamais remis en cause, si ce n'est occasionnellement et superficiellement, à l'occasion des scandales qui jalonnent régulièrement son histoire. D'un point de vue ellulien, le projet visant à « injecter de l'éthique dans le capitalisme » apparaît saugrenu dans la mesure où la technique a tellement pénétré les mentalités que le recours à une quelconque éthique ne peut plus relever que du vœu pieu. > Pour approfondir cette analyse de l'idéologie du travail, lire [annexe 1](#).

- **Travail et technique** – Quel rapport Ellul établit-il entre l'idéologie du travail et son analyse de la technique ? La réponse n'est ici que sommairement abordée. > Sur ce sujet, lire [annexe 2](#).

3°) La situation aujourd'hui – Rares restent ceux qui pointent le caractère idéologique de la valeur travail. Ceux qui le font s'en tiennent aux schémas de pensée marxistes. Notamment les adeptes de la décroissance. Mais leurs arguments restent sans grande portée dans la mesure où ils traitent la question depuis ses conséquences (les ravages écologiques, le chômage de masse, les guerres...) sans vouloir admettre le fait que, depuis le milieu du XX^e siècle, c'est la technique qui structure l'idéologie du travail et non plus le capital comme au temps de Marx.

Au premier rang des intellectuels qui dénoncent la valeur travail comme une idéologie née des Lumières figurent Guy Debord et les situationnistes. Ellul cherche à collaborer avec eux vers 1964 mais, attachés au matérialisme historique, ils déclinent l'offre au motif qu'il est chrétien.

Plus proches de nous, d'autres penseurs entreprennent la critique sans rompre, eux aussi, avec les présupposés marxistes. Le cas de Dominique Méda est discuté. Ses arguments sont jugés pertinents par Joël. Jean-Louis, qui a rencontré la sociologue au Japon, estime qu'elle est un reflet direct du système technicien. De fait, quand Méda considère que « l'analyse critique et réflexive développée par la philosophie est plus que jamais nécessaire pour nous aider à resituer ces notions » (Le Travail, une valeur en voie de disparition ? rééd. 2010, p. 9), elle ne s'extrait pas du schéma anthropocentriste qui conduit, au XX^e siècle, à l'éclosion du système technicien. Le titre même de son livre prouve qu'elle ne saisit pas les raisons pour lesquelles la valeur travail, même si elle est de plus en plus mal *assumée*, se porte encore très bien.

Le questionnement sur la valeur travail reste plus que jamais d'actualité (lire par exemple le dernier numéro de la revue *Philosophie Magazine*, qui titre « Le travail nuit-il à la santé ? »). Mais les analyses elluliennes restent ignorées, tant la question de la technique demeure tabou.

● PROCHAINES RENCONTRES

- mardi 25 mai à 20h30 : **L'idéologie du bonheur, mère de la croissance économique et du matérialisme contemporain**

On étudiera ici dans quelle mesure l'idéologie du travail trouve son socle dans une autre, héritée elle aussi des Lumières mais beaucoup plus large (selon Ellul, elle gouverne toutes les autres) : l'idéologie du bonheur.

- mercredi 23 juin à 20h30 : **A « l'ère de la communication », fait-on de la propagande sans le savoir ?**

Lors de ce dernier séminaire seront abordés plusieurs questions elluliennes : de quoi fait-on la propagande aujourd'hui ? Qui et comment ? En quoi *les* techniques rendent-elles inopérants les traditionnels clivages entre *information* et *propagande* ou entre *propagandistes* et *propagandés* ? Ne serait-ce pas à cause de ce « brouillage des pistes » que la technique est aujourd'hui très solidement enracinée dans les consciences ?

- samedi 10 juillet de 10h à 16h : **journée pique-nique au pied de la Sainte Victoire**

Préparation de l'année prochaine : thèmes, actions, contacts avec « le terrain »...

Joël Decarsin

■ QU'EST CE QUE L'IDÉOLOGIE DU TRAVAIL ?

Ellul traite ce sujet en profondeur en 1980, dans un article d'un numéro de la revue Foi et Vie dont il est le directeur : « L'idéologie du travail » (Foi et Vie n°4 ; 79^{ème} année, juillet 1980, pp. 25-34). Voici un condensé de ce texte, dans lequel l'auteur retient les facteurs expliquant l'éclosion de cette idéologie avant d'en analyser les composantes.

Auparavant, le travail n'était considéré ni comme un bien ni comme l'activité principale. Aujourd'hui, tout est dominé par l'idéologie du travail. La valeur éminente du travail naît au XVII^{ème} siècle en Angleterre, en Hollande puis en France et s'y développe au fur et à mesure de la croissance économique. Comment s'explique la mutation mentale et morale du travail en tant que peine et châtement au travail comme nécessité inévitable et même comme valeur ?

L'idéologie du travail résulte de trois facteurs qui façonnent la société occidentale :

1°) Avec le développement industriel, le travail devient inhumain à la fois de par sa pénibilité et du fait qu'il occupe toute la vie de l'homme. L'usine est le temple de l'esclavage contemporain. A la fois pour compenser les effets de cette tragédie et pour se donner bonne conscience, la bourgeoisie possédante, qui en est à l'origine, va la justifier par une interprétation moralisante de la Bible : avec le soutien de l'Église, elle assimile le mérite acquis dans le labeur quotidien au salut obtenu dans l'au-delà par son œuvre caritative.

2°) Elle opère d'autant mieux cet amalgame qu'à cette époque, la société abandonne peu à peu les valeurs héritées du christianisme, au profit de celles que cristallise désormais l'activité économique : « l'homme moderne » est l'*homo oeconomicus* ou plus généralement l'*homo faber* : L'idéologie du travail (et de l'action) est donc une idéologie de substitution.

3°) L'idéologie du travail apparaît dès lors qu'il y a séparation plus grande entre celui qui commande et celui qui obéit, à l'intérieur d'un même processus de production. Auparavant, l'artisan conservait une part de liberté (sur ce point, Marx bâtit sa théorie de l'aliénation).

A chaque fois, la situation réelle est voilée (et finalement niée) derrière un discours idéaliste (Marx assimile l'idéologie à de la « conscience fausse »). Ainsi s'impose de façon totalement inaperçue l'idée que *l'homme est fait pour le travail* et que *la vie n'a pas de sens hormis celui qu'il lui injecte par ses réalisations, donc son travail*, lequel est vécu comme le père de toutes les vertus (Voltaire). Il est aussi le garant de la liberté (Hegel puis, plus tard, les théoriciens du libéralisme) au sens où il permet à l'homme de se détacher de la tutelle naturelle et de devenir son propre maître. Principe qui peut être pertinent pour ceux qui détiennent le pouvoir, lesquels s'efforcent de le faire adopter par tous les autres, y compris les plus pauvres.

L'idéologie du travail, comme toute idéologie, est imposée aux dominés par les dominants. Elle est à proprement parler une invention de la bourgeoisie. Mais c'est une grave erreur (que commettent la majorité des marxistes, affirme Ellul) que d'en rester à ce constat. Le bourgeois est sans aucun doute un manipulateur, soucieux de préserver ses intérêts et prêt à tout pour y parvenir. Mais c'est aussi un homme qui croit lui-même aux idéaux qu'il propage. A ses yeux, le rentier n'est qu'un honteux oisif.

De même, le salarié et son défenseur attitré (le syndicat) n'opèrent aucune résistance critique vis-à-vis de l'idéologie du travail. Dans Métamorphoses du bourgeois, Ellul décrit la délectation du prolétaire à prendre le bourgeois comme modèle, à s'embourgeoiser lui-même, à travailler comme un bourgeois... Il verra dans ce processus la raison principale pour laquelle le concept de luttes des classes est une chimère et, par là même, toute révolution impossible.

■ COMMENT LA TECHNIQUE RENFORCE L'IDÉOLOGIE DU TRAVAIL

Dans ce même numéro de Foi et Vie consacré au travail, Ellul analyse les mécanismes qui, au XX^{ème} siècle, démultiplient les effets de l'idéologie née au XVIII^{ème} siècle : « Les possibilités techniques et le travail » (Foi et Vie, juillet 1980, pp. 35-50).

On assiste depuis 1945 à une transformation essentielle des modes de production, et à ce que l'on appelle le passage de la société *industrielle* à la société *technicienne*.

Pour beaucoup il ne s'agit là que d'un simple *prolongement* des tendances du XIX^{ème} siècle. J'affirme pour ma part qu'il s'agit d'un véritable *renversement*, du fait de **la multiplication des techniques d'un caractère totalement nouveau** et jouant dans tous les domaines.

Les plus importantes de ces techniques sont *l'automatisation* et *l'informatisation*.

- La machine automatisée effectue la totalité des opérations combinées les unes aux autres sans intervention de l'homme. Par ailleurs, les machines sont reliées les unes aux autres par des processus où l'homme n'a pas à travailler. L'homme devient un simple surveillant de ce que la technique fait désormais à sa place. Certes, le technicien qui conçoit ses machines joue encore un rôle créatif mais il est numériquement inférieur à l'ouvrier qui, lui, devient passif et pour qui le travail devient abstrait (de toute motivation personnelle).

- Le couplage de l'ordinateur, du téléphone et de la télévision a pour conséquence, dans le domaine du travail, la dématérialisation de l'économie : l'information devient non seulement plus fondamentale que les matières premières mais, compte tenu de la sophistication des logiciels de gestion, l'homme n'a plus besoin de commander. Ce n'est donc plus seulement le manoeuvre qui est remplacé par la machine et exposé au chômage mais aussi le cadre.

Les effets de cet avènement de la technique sont exactement *inverses* à ceux qui ont présidé à la naissance du monde industriel. Autrefois, le plus grand, le plus gros, le plus puissant... étaient les plus rentables, les plus efficaces. En système technicien, on tend vers la miniaturisation, la réduction de consommation d'énergie et la diminution du temps de fabrication.

Le progrès technique permet donc la production de millions de produits du même type sans interruption du processus de travail. On peut se demander si ce surcroît de production correspond à une réelle nécessité et si elle profite à tout le monde. Mais c'est un autre débat.

Au niveau de la production, demandons-nous si le gain de temps et d'effort obtenu par la machine génère pour l'homme une économie de travail, par conséquent du temps libéré pour effectuer d'autres choses que des activités productives. Pas du tout : le besoin de recourir à moins de travailleurs provoque du chômage, lequel est vécu comme un drame. D'autre part celui qui travaille est sommé de s'adapter aux dernières exigences de la machine.

Dans les deux cas, que l'on travaille ou pas, le travail est *une source de privation de libertés*.

Plus les techniques s'affinent, plus le chômage et la précarité qu'il génère sont mal assumés. Et comme le travail est de moins en moins de nature physique (au moins en occident, les tâches de fabrication étant déléguées aux pays émergents), la souffrance est de plus en plus psychique, refoulée, intériorisée. Celui qui souffre est culpabilisé parce qu'il n'entre pas dans la norme, parce qu'il ne croit plus au travail en tant que source d'émancipation.

Alors que les techniques de circulation de la finance pilotent à présent l'économie et que le travail est de moins en moins vécu comme une valeur, l'homme moderne répugne à abandonner l'idéologie du travail. En termes elluliens, c'est un *homme divisé*.